

# CLARISSE SABARD

## La vie a plus d'imagination que nous



POCHE  
**C**  
CHARLESTON

# CLARISSE SABARD

## La vie a plus d'imagination que nous

Cette année encore, Léna redoute les vacances de Noël dans sa famille quelque peu agitée. Mais elle n'imaginait pas avoir affaire à un tel cataclysme ! Cette fois, c'est son père qui fait des siennes : une semaine avant Noël, il est retrouvé ivre mort devant la grille du cimetière de Vallenot... Qu'est-ce qui lui a pris ? Et pourquoi a-t-il rompu avec sa dernière compagne ? Comme si cela ne suffisait pas, sa mère et sa grand-mère ont décidé de se mêler de sa vie sentimentale, et son oncle Xavier a un invité surprise pour les fêtes...

C'est sûr, les vacances ne s'annoncent pas de tout repos ! Heureusement que la neige, le chocolat chaud et le traditionnel marché de Noël seront au rendez-vous...

« Dans ce tourbillon de personnages attachants et de situations émouvantes et cocasses, l'autrice tisse une histoire familiale irrésistible. »

Maxi

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-466-3



9 782385 294663

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon :  
Littérature française



[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

LA VIE A PLUS  
D'IMAGINATION  
QUE NOUS

De la même autrice, aux éditions Charleston :

*La vie est belle et drôle à la fois*  
*Et nous danserons sous les flocons*  
*Sous un ciel étoilé*  
*La Douce Magie de Noël*  
*Les Lettres de Rose*  
*La Plage de la mariée*  
*Le Jardin de l'oubli*  
*Ceux qui voulaient voir la mer*  
*La Femme au manteau violet*  
*À la lumière de nos jours*  
*Le Souffle des rêves*  
*Un air d'éternité*  
*Le Secret des Agapanthes - tome 1 : Flora & Joséphine*  
*Le Secret des Agapanthes - tome 2 : Stella & Hortense*

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris - France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-466-3

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Editions.Charleston), sur TikTok (@editionscharleston)  
et sur Instagram (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Clarisse Sabard

LA VIE A PLUS  
D'IMAGINATION  
QUE NOUS

Roman





*À toutes les personnes qui croient encore  
en la magie de Noël.  
Gardez ce goût du merveilleux en vous.*



*« La vie a beaucoup plus d'imagination que nous. »*  
François Truffaut

*« Il n'est pas d'hiver sans neige, de printemps sans soleil, et de joie sans être partagée. »*  
Proverbe serbe



## PROLOGUE

*Vallenot, fin août 2018*

**L**a soirée s'étirait en longueur, ce qui n'était pas pour me déplaire. Clément avait fermé le restaurant à vingt-deux heures et j'en avais profité pour faire un saut chez ma mère pendant qu'il rejoignait des amis. La chaleur estivale s'était peu à peu estompée, laissant planer dans l'air une certaine douceur.

— Quelle merveilleuse nouvelle ! s'exclama ma mère, avant de se tourner vers Antoine, son compagnon. Si on ouvrait une bouteille de champagne pour fêter ça ?

Je souris, sachant pertinemment qu'il était inutile de protester. Après tout, je venais de leur annoncer ma décision de m'installer avec Clément ! Ce qui impliquait de quitter Nice et revenir vivre dans mon village d'enfance, auprès d'une partie de ma

famille et de l'homme que j'aimais. Après huit mois de relation à distance, j'en avais plus qu'assez de tergiverser sur notre avenir qui, à l'évidence, était ici. Clément et son frère, Rémi, avaient repris le restaurant de leurs parents, après les départs en retraite successifs de ces derniers, et le succès ne se démentait pas. Clément mettait un point d'honneur à proposer une cuisine familiale faite maison, à base de produits de saison et locaux. L'ambiance chaleureuse des lieux contribuait au fait que les clients s'y sentaient comme chez eux. Quant à moi, mon activité de décoratrice textile en free-lance me permettait de travailler dans n'importe quel endroit où je pouvais disposer de mon ordinateur et de mes crayons. Ma principale source d'inspiration étant les animaux de la forêt, ce rapprochement avec la nature me serait des plus bénéfiques. Cette fois-ci, j'étais suffisamment sûre de moi pour ne plus avoir peur de sauter le pas.

— Clément doit être fou de joie, déclara Antoine en faisant tinter sa coupe de champagne contre la mienne.

— Il ne le sait pas encore, avouai-je en riant. Je compte le lui dire demain puisque c'est son jour de repos... Bizarrement ça me rend nerveuse.

— Oh, ma chérie, ce sera indéniablement le plus beau jour de sa vie ! s'émut Maman. Depuis le temps que Clément te supplie de t'installer avec lui !

— Ce n'était pourtant pas gagné, m'amusai-je en me remémorant notre histoire.

En effet, Clément et moi nous connaissions depuis notre prime enfance. Nous avions même flirté durant tout un été où j'avais travaillé dans le restaurant de ses

parents afin de payer mes études, mais à l'époque il n'était pas prêt à s'engager dans une relation sérieuse. Et puis à Noël dernier, lors de mon arrivée à Vallenot, il s'était produit une sorte de déclic entre nous. J'avais été troublée en le revoyant pour la première fois depuis des années. L'ancien adolescent charmeur était devenu un homme mature et sûr de lui. Notre idylle m'avait apporté la sensation de légèreté dont j'avais besoin à ce moment-là et finalement, elle s'était muée en une relation sérieuse, de celles qui conduisent à faire des projets d'avenir en souriant de bonheur.

Je repoussai ma coupe à présent vide. Me remémorer tout cela me donnait envie d'aller retrouver Clément et m'envelopper dans la chaleur de ses bras.

— Il s'est passé tant de choses en si peu de temps, déclara pensivement ma mère, caressant la tête de Memphis, son Jack Russell qui, pour une fois, n'était pas occupé à persécuter les perruches de ma grand-mère. Je me réjouis de savoir que cette année nous pourrons être tous réunis pour les fêtes.

— Tu penses à Noël alors que c'est dans quatre mois ? lançai-je en arrondissant les yeux.

Elle était décidément incorrigible !

— Quatre mois, ça passe vite, rétorqua-t-elle d'un ton assuré.

L'église sonna douze coups, ce qui me fit sursauter.

— Déjà minuit ? Je dois y aller. Clément m'attend sûrement pour rentrer.

Je pris congé et redescendis prestement les ruelles pavées. Les terrasses des restaurants avaient éteint

leurs lampions colorés, plongeant le village dans l'obscurité, et les effluves des pizzas cuites au feu de bois persistaient dans l'air. Au-dessus de ma tête et par-delà les montagnes, le ciel formait une voûte étoilée qui me rappela certains soirs d'été passés à observer les constellations avec mon frère, lorsque nous étions plus jeunes. Un euphorisant sentiment de satisfaction monta en moi et je respirai à pleins poumons. Comme il était bon de se sentir chez soi, à sa place !

Parvenue à la hauteur du vieux lavoir du xv<sup>e</sup> siècle, je vis tout à coup une épaisse nappe de brouillard s'élever d'un peu plus bas, vers le centre du village. Du brouillard, par une si belle nuit ? Je secouai la tête, incrédule, et une odeur âcre me détrampa aussitôt : quelque chose était en train de brûler. Pressant le pas, je perçus les bribes d'une agitation inhabituelle.

Au fur et à mesure que je me rapprochais, un mauvais pressentiment m'enveloppa, à m'en glacer l'échine. De là où partait la colonne de fumée, il n'y avait pas trente-six bâtiments, mis à part le brocanteur... et le restaurant de Clément.

*Non, mon Dieu. Non...*

L'horreur me vrilla les côtes lorsque j'arrivai près du sinistre. À travers les lumières aveuglantes des camions de pompiers, je distinguai les soldats du feu tentant de maîtriser les hautes flammes orangées qui ravageaient avec rage le travail de toute une vie : le *Café du Commerce* brûlait sous mes yeux impuissants et ceux d'une quinzaine de villageois, qui, hébétés, commençaient à se rassembler sur la place de la mairie.

— Léna ! Je t'ai cherchée partout.

Je tournai le visage en direction de Rémi.

— Où est Clément ?! hurlai-je, saisie par une nouvelle angoisse.

Mon beau-frère posa une main apaisante sur mon bras.

— Calme-toi. Il est dans l'ambulance.

— Il est blessé ?

Rémi secoua la tête.

— Non, me répondit-il d'une voix ténue. On était chez Mathieu quand les gendarmes ont appelé. Mais il est sous le choc. On a dû s'y mettre à plusieurs pour l'empêcher d'entrer dans ce brasier.

— Je veux le voir.

Rémi m'entraîna vers l'ambulance. Clément se tenait assis à l'arrière du fourgon, une couverture de survie enroulée autour de ses épaules. Il leva sur moi un regard perdu et m'ouvrit ses bras, dans lesquels je me précipitai.

— Je n'ai rien pu faire, déplora-t-il en enfouissant sa tête dans mon épaule. Tout est foutu.

— Chut, on va trouver une solution, tentai-je de le rassurer, alors qu'au fond de moi je voyais bien qu'il ne restait pratiquement plus grand-chose du restaurant fondé quarante ans plus tôt par ses parents.

Sans ajouter un mot, il se leva et quitta l'ambulance pour observer le triste spectacle de l'établissement qui flambait toujours, même si les flammes avaient diminué en intensité. Il faudrait encore quelques heures avant que les dernières braises ne soient éteintes.

— Je suis là, mon amour, murmurai-je.

Il resserra davantage sa main autour de la mienne, tandis qu'un petit groupe se formait autour de nous pour réconforter les garçons. Seul Rémi parvenait à répondre à ces élans de sympathie. Je n'étais pour ma part plus en état de parler. L'air enfumé me faisait pleurer. Le désespoir muet de Clément aussi.

Malgré la situation dramatique qui se jouait devant nous, j'étais à mille lieues d'imaginer l'étendue des ravages que cet incendie allait laisser dans nos vies...

13 décembre 2018

— **J**e suis conscient que les apparences jouent contre moi, mais je te jure que ce n'est pas ce que tu crois.

— Ah oui ? Et qu'est-ce que je pourrais bien penser, selon toi ? je rétorque en adressant à mon père un regard lourd de reproches.

Ce dernier se redresse contre ses coussins et insiste, d'une voix presque suppliante :

— Je n'ai pas tenté de me suicider, Léna. Tu dois me croire.

*Et sur mon front, il y a écrit « idiote ».*

De justesse, je retiens un profond soupir.

— Tu picoles plus que de raison alors que tu es sous antidépresseurs et Xavier t'a retrouvé inanimé

devant la grille du cimetière... Excuse-moi d'émettre quelques doutes.

— Je sais, Léna. Cela va te paraître bête, mais je n'ai pas pensé aux conséquences du mélange alcool et médicaments.

— Bah voyons.

— Assieds-toi, ma chérie.

Fermement décidée à comprendre les raisons de cet acte désespéré, je reste debout et croise les bras. Je dois prendre le problème sous un autre angle si je veux amener mon père à se confier.

— Admettons que tu avais seulement envie de te chiffonner le portrait... On peut savoir ce qui t'a pris ?

Mon père s'efforce de sourire.

— Je n'ai pas réfléchi. J'étais embourbé dans mes pensées et je me suis dit qu'un petit remontant m'aiderait à les faire passer. Je... je n'ai pas su m'arrêter.

— Visiblement, tu ne vas pas très bien. Si ton médecin t'a placé sous antidépresseurs...

Une grande femme à la carrure solide entre tout à coup dans la chambre, une série de stylos ingénierusement attachés à la poche de sa blouse blanche.

— Bonjour, monsieur Pichon, je suis Esther Hauquier, la psychiatre en charge de votre dossier, se présente-t-elle. Notre entretien permettra de déterminer si on vous laisse sortir aujourd'hui.

Avec un peu de chance, cette inconnue marquera plus de points que moi. Faire parler les gens, c'est son métier, non ?

— Bien, dis-je en me dirigeant vers la porte. Je vais boire un café, je vous laisse papoter.

— Je vous retrouve en salle d'attente, me précise le docteur.

J'opine du chef et me dirige à grand pas vers le distributeur de boissons. Pendant que ma dose de caféine coule dans le gobelet en carton, je préviens ma mère par SMS qu'elle peut passer me récupérer. Puis, café en main, je me laisse tomber sur le premier siège venu et touille machinalement le liquide fumant. J'en suis déjà à mon quatrième café de la matinée. Vu les circonstances, mon organisme, qui n'a pas apprécié d'être tiré du lit en plein milieu de la nuit par la sonnerie du téléphone, me le pardonnera. Un mal de crâne lancinant m'enserre la tête comme un étau et je n'ai qu'une envie : dormir. Ce qui risque de ne pas être possible avant plusieurs heures.

Et moi qui espérais secrètement que Noël ne virerait pas au désastre, cette année...

Il était une heure du matin quand ma mère m'a annoncé que mon père venait d'être transporté à l'hôpital le plus proche du village, après que mon oncle avait appelé les secours. Rongée par l'inquiétude, j'ai failli louer une voiture sur-le-champ depuis Nice pour me rendre au plus vite sur place, mais Maman m'a assuré que je ne pourrais rien faire de plus et que mon père n'était plus en danger de mort.

— J'avais bien compris qu'il déprimait un peu, a-t-elle ajouté d'un ton coupable, mais je n'imaginais pas que c'était à ce point.

J'ai donc péniblement regardé les heures s'écouler avant de préparer ma valise et de sauter dans le premier train de la journée, à l'heure où les minces

lueurs de l'aube apparaissaient dans le ciel. Ma mère est venue me chercher à la gare deux heures plus tard et nous avons foncé à l'hôpital. C'est là qu'elle m'a expliqué que mon père avait soudainement décidé de prendre un congé sabbatique, après des années à gérer l'antenne régionale d'une compagnie d'assurances.

— Il a quitté Céleste et est venu s'installer chez Mamie le mois dernier, m'a-t-elle précisé.

Je ne suis pas parvenue à cacher ma surprise.

— Qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête ?

Pourtant, nous aurions pu nous douter que quelque chose couvait. Au Jour de l'an, déjà, mon père a pété un boulon et supplié ma mère de lui accorder une nouvelle chance. Ça pourrait sembler mignon, mais plus de vingt ans après leur divorce, c'était quand même limite. Nous avons réussi à le raisonner et tout est rentré dans l'ordre. Papa nous a tellement habitués à sa vie sentimentale tumultueuse (à côté, les héros de *Plus belle la vie* passeraient presque pour des amateurs) qu'au bout du compte, nous avons pris cela à la légère. Néanmoins, je commence à me demander si nous ne sommes pas passés à côté d'un mal-être plus profond. Manifestement, ses démons refont surface.

— Est-ce que tu as pu le voir ?

Ma mère vient de me rejoindre et s'assoit sur le siège à côté du mien. Son manteau fuchsia apporte une touche de gaieté inattendue dans cette salle d'attente où les visages fermés sont aussi ternes que la couleur des murs.

— Oui. Il est avec sa psy.

— Très bien. J'ai pu décaler la livraison du sapin à cet après-midi.

Étouffant un rire, je lui fais remarquer à quel point je trouve étonnant qu'elle n'ait pas encore décoré sa maison, elle qui d'ordinaire rivalise avec l'atelier du Père Noël dès le 1<sup>er</sup> décembre.

— Ce sera plus sympa à faire avec Violette et toi, m'explique-t-elle avant de se mordiller nerveusement la lèvre. Tu... tu n'as plus cette saison en horreur, au moins ?

Je suis tentée de lui répondre qu'elle pourrait se passer de moi, mais mon père ayant déjà réussi à plomber l'ambiance, je n'ai pas envie de doucher son enthousiasme.

— Tu as bien fait, Maman. Je ne vais pas te mentir, je ne ressens aucune euphorie particulière, mais je dois avouer que Noël a ses charmes... Enfin, je ne parle pas des chansons de Mariah Carey !

— Je suis heureuse de t'entendre dire ça, ma chérie.

Ces douze derniers mois m'ont fait comprendre qu'à Noël, le principal est de passer du temps avec ceux que l'on aime. Je sais que ça paraît d'une banalité affligeante, dit comme ça, pourtant ce n'est pas donné à tout le monde. Malgré tout, je ressens encore une petite appréhension à l'approche des fêtes. Je suis loin du dégoût d'autrefois à la seule évocation des bienfaits de la fin d'année, mais on ne guérit pas de ses blessures d'un seul coup. D'autant plus que, depuis trois mois, mon cœur est à nouveau fêlé.

*Je crois que nous devrions en rester là, Léna.*

Voyant mon visage s'assombrir, ma mère revient au sujet principal.

— Comment est-ce que tu as trouvé ton père ?  
veut-elle savoir.

— Il est dans le déni, dis-je en haussant les épaules.  
Je présume que la psy l'aidera à assumer son acte.

— Je te sens agacée, non ?

Je soupèse mon téléphone en réfléchissant aux mots que je vais employer.

— Je ne comprends pas comment il a pu faire ça,  
surtout en cette période de l'année ! Est-ce qu'il a au moins pensé à Mamie ?

— Ta grand-mère m'a dit qu'il y avait peut-être un lien, justement. Ça fait vingt-cinq ans cette année que ton grand-père est...

— Je sais. Mais je ne vois pas pourquoi Papa aurait attendu aussi longtemps pour en subir le contrecoup.

Par pudeur, je préfère ne pas aller au bout de ma pensée. J'admetts en mon for intérieur qu'à la place de mon père, je n'en mènerais pas large. En effet, mon grand-père a été terrassé par une crise cardiaque juste après que mon père lui a annoncé qu'il allait quitter ma mère pour une autre femme. Selon ma grand-mère, cela serait arrivé tôt ou tard car son mari se savait malade du cœur et n'en avait rien dit à personne. Cependant, est-ce que j'avais ravivé une forme de culpabilité chez mon père, en réveillant le passé l'année dernière ?

— Tu manques de sommeil, Léna, déclare ma mère en me pressant le genou. Tu réfléchiras mieux à tête reposée.

La porte de la chambre s'ouvre sur la psychiatre, plongée dans ses notes. Je bondis de ma chaise et marche droit sur elle.

— L'état clinique de votre père est satisfaisant, m'annonce-t-elle. Il peut rentrer chez lui.

Je tressaille sous l'effet de surprise.

— Quoi ? Mais il a tenté de se suicider !

— Je vous assure qu'il ne représente aucun danger pour lui-même, insiste-t-elle en soutenant mon regard. De ce fait, nous n'avons aucune raison de le garder.

— Donc, si je vous suis bien, vous trouvez normal que, pour faire passer une longue soirée d'hiver, on se concocte un petit mélange potentiellement mortel ?

— Votre père a les idées très claires. Il a, à l'évidence, subi un choc psychologique qui a engendré un stress très important, mais il n'a pas cherché à attenter à ses jours.

— Un choc ? Comment ça ?

La psychiatre secoue la tête.

— Je suis sous le sceau de la confidentialité, mademoiselle. Si votre père a envie de parler, il parlera. Vous devez l'aider de toutes les façons possibles et sans le juger, m'intime-t-elle.

J'ai l'impression d'avoir reçu un coup sur la tête.

— Et sa dépression ?

Le médecin hoche la tête.

— Son généraliste lui prescrit des antidépresseurs comme des bonbons, c'est ce qui m'ennuie le plus. J'ai établi une nouvelle ordonnance, il devra diminuer progressivement les doses.

Comme je pousse un soupir inquiet, elle tente de me rassurer :

— Votre père a seulement besoin de se retrouver un peu. Ne le brusquez pas, passez du temps

avec lui... Et veillez à ce qu'il ne consomme pas trop d'alcool.

\*\*\*

— C'est gentil de ta part de me ramener, Judith, déclare mon père, une heure plus tard, alors que nous roulons en direction de Vallenot.

Ma mère baisse le son de *Burning Love*, d'Elvis Presley, dont l'album tourne à fond dans sa voiture.

— J'aurais voulu voir ta tête si je t'avais laissé rentrer en train, répond-elle en riant.

— C'est pourtant tout ce qu'il aurait mérité, je marmonne pour moi-même, avant de monter à nouveau le volume de la musique.

Tout en battant nerveusement la mesure contre la portière, je regarde les paysages de Haute-Provence défiler sous mes yeux. Un froid glacial s'est abattu sur la région et, par endroits, le givre scintillant s'accroche aux branches des arbres. Le ciel est si lourd que je ne serais pas étonnée si la neige décidait de s'inviter. En dépit de la fatigue qui s'attache à mon corps, impossible de m'assoupir. Un milliard de pensées tourbillonnent dans mon esprit.

Mon père s'éclaircit la voix.

— Je suppose que tu vas rester chez ta mère, Léna ?

— Oui, je ne vais pas rentrer à Nice pour revenir samedi.

*Même si on se serait bien passé de tout ça.*

— Penses-tu pouvoir récupérer Violette à l'aéroport, comme convenu ? m'interroge ma mère.

Je hoche la tête.

— Je prendrai ta voiture.

Si mon père ne s'était pas pris la cuite du siècle, j'aurais en effet dû arriver à Vallenot dans deux jours, en compagnie de ma nièce. Mais je ne vais pas me plaindre d'un bouleversement de programme alors qu'il aurait pu y laisser la vie, n'est-ce pas ?

Sentant ma colère retomber peu à peu, je me risque à demander :

— Tu veux parler, Papa ?

— Non. Je suis fatigué.

Comme pour appuyer ses propos, il ferme les yeux et somnole durant tout le trajet.

Le soir tombe déjà quand nous arrivons à l'entrée du village. Mon cœur se serre quand nous passons devant le squelette encore noir de suie du *Café du Commerce*.

— Ils n'ont toujours pas éboulé ce qu'il en reste, alors.

— Je crois qu'ils ne feront rien tant qu'ils n'auront pas de nouveau projet de construction pour le remplacer, constate tristement ma mère.

Sur la place de la mairie, je remarque l'habituel sapin qui se dresse là chaque mois de décembre. Cette année, des mini-chalets ont également fait leur apparition.

— La mairie a installé un marché de Noël, m'indique ma mère en lisant l'étonnement sur mon visage. Depuis l'ouverture du domaine skiable, les affaires reprennent pour tout le monde.

J'acquiesce en tentant de réprimer un long bâillement.

— Tu devrais vraiment aller dormir, ajoute-t-elle en garant la voiture devant sa maison.

— Oui, j'ai l'impression que mes paupières pèsent cinquante kilos... Mais je ne veux pas déranger Antoine.

— Aucun risque, chérie. Il est parti faire du baby-sitting chez sa fille. Le petit est malade et, avec les fêtes qui arrivent, ses parents ne peuvent pas poser de congé.

Pendant que ma mère raccompagne mon père chez ma grand-mère, qui habite la maison voisine, je traîne ma valise jusque dans ma chambre d'enfant restée telle quelle depuis la fin de mon adolescence, puis je me glisse avec un soupir de contentement entre les draps moelleux de mon lit.

## 2

— J e te prépare un chocolat chaud ?  
Sans attendre la réponse, ma mère verse du lait dans une casserole et la pose sur le feu. Ces deux heures de sieste m'ont fait du bien, pourtant j'ai l'esprit encore un peu embrumé.

— Peut-être que ça m'aidera à émerger... Est-ce que tu as pu discuter avec Mamie, au sujet de Papa ?

Ma mère dépose un mug fumant en face de moi.

— Oui, mais si ton père n'a pas envie de nous parler, je ne vois pas comment nous pourrions le forcer.

— Si nous contactions Céleste, pour savoir ce qui est arrivé ? Ils avaient l'air si heureux, ensemble !

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, souligne-t-elle avec justesse. Les choses doivent venir de ton père et de lui seul. C'est la condition *sine qua non* pour que nous puissions l'aider.

Je souffle au-dessus de ma tasse.